

De seuil en seuil

Paul Celan. Les lieux d'un déplacement d'Alexis Nouss. Le Bord de l'eau, « Nouveaux classiques », 383 p.

Georges Leroux

Number 233, July–August 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/61928ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Leroux, G. (2010). Review of [De seuil en seuil / *Paul Celan. Les lieux d'un déplacement* d'Alexis Nouss. Le Bord de l'eau, « Nouveaux classiques », 383 p.] *Spirale*, (233), 48–50.

De seuil en seuil

PAR GEORGES LEROUX

PAUL CELAN. LES LIEUX D'UN DÉPLACEMENT d'Alexis Nouss

Le Bord de l'eau, « Nouveaux classiques », 383 p.

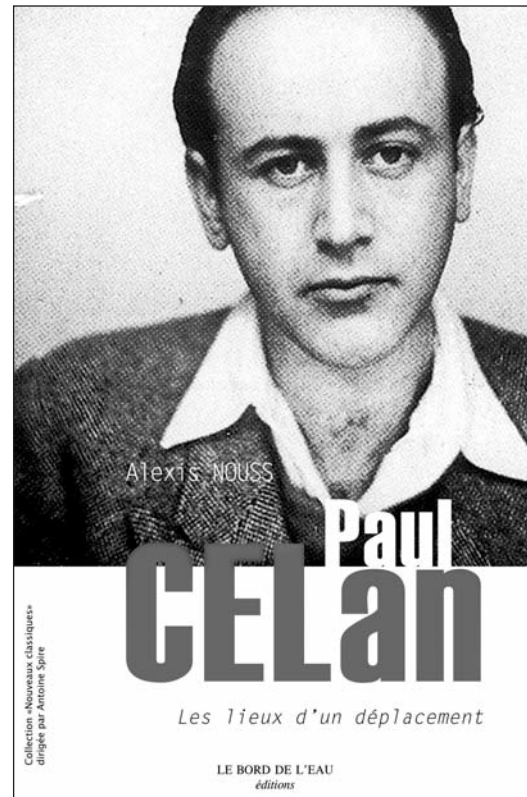
Il y a plusieurs itinéraires dans l'œuvre de Paul Celan et il y en a autant, également enchevêtrés, qui conduisent à lui. À chaque pas, on risque de se perdre. Alexis Nouss n'a cessé de les parcourir tous et si son livre porte en sous-titre l'indication d'un « déplacement », marqué dans plusieurs lieux, c'est qu'il habite lui-même, de l'intérieur, cette écriture déchirée, le mouvement de son déplacement et de toutes ses fractures. Il s'en reconnaît à la fois le porteur dans l'étude, l'interprète dans le rapport au texte, mais aussi le témoin et presque l'héritier : comment lire autrement ces pages qu'il a choisi de placer comme les bornes d'un pèlerinage de mémoire, à l'entrée dans chacun de ses quatorze chapitres ? Car ces textes courts, indispensables stations sur un chemin de malheur, agissent en effet comme des marques des lieux de la vie de Paul Celan. Si le lecteur doit s'engager dans cet itinéraire unique qui sera le sien et que le sol se dérobe sous ses pieds, ce qui arrive souvent dans ce livre, il pourra chercher ses premiers repères dans un itinéraire fondamental, celui d'Alexis Nouss reparcourant sur ses lieux mêmes la vie de Paul Celan, et cela jusqu'aux derniers pas, funestes, qui s'interrompirent sur le Pont Mirabeau, le 20 avril 1970. Ces pages précieuses interrogent les marques encore visibles dans les lieux, elles s'abîment dans le passage du temps, mais aussi luttent contre l'oubli et scandent la progression de ce livre en l'inscrivant dans le temps de notre lecture.

Le déplacement, il faut y insister, ne se manifeste pas uniquement dans une trajectoire, comme si on pouvait le figer, il apparaît aussi comme la figure de tous les registres d'une poétique dont les axes majeurs sont toujours instables, ébranlés par l'événement fondateur : le « *ce qui est arrivé / Was geschah* », dont le cratère

fumant ne cesse d'irradier au cœur de l'œuvre. Si Alexis Nouss peut à son tour, après Jean Bollack, Jacques Derrida et combien d'autres, entreprendre d'écrire « au sujet » de Paul Celan, c'est d'abord en assumant cet ébranlement et en donnant à sa lecture la forme toujours décalée d'une rencontre avec ce qui se déplace et ne se laisse pas assigner. La force de sa lecture est là, car elle assume la nécessité de ce déplacement au sein même de l'approche : pas de méthode ici pour enfermer, pas de décryptage technique, pas même d'authenticité compatissante, mais seulement un parti pris de suivre le mouvement, d'absorber les effets dans l'écriture de la catastrophe qui l'engendre. Je dirais qu'il s'agit d'une herméneutique qui reprend pour elle-même la responsabilité du témoignage. Non pas « voilà ce qu'il cèle », mais « voici ce dont il a subi la brûlure, la morsure ». Les poèmes ne sont ni regroupés, ni catégorisés, ils sont tous au contraire co-présents dans un espace de lecture qui les intègre dans une masse où tout, en tout temps, peut surgir et projeter son ombre et sa lumière sur l'événement du poème. La fécondité et la justesse de cette approche faite de respect et presque de vénération se marque au fait que chaque poème, et presque chaque vers, s'y trouve reconnu.

VOILES DE L'OBSCUR

Ce déplacement concerne en premier « lieu » le sens et la forme, objets d'un travail en apparence porté contre la lisibilité.



Comment ce déplacement, qui est d'abord un déplacement vertigineux des registres en vue de l'interprétation, peut-il rendre possible une lecture véritable ? La première partie du livre déploie un effort intense pour dessiner l'aire de cette interprétation, et elle se montre à la fois critique des projets philosophiques d'appropriation, comme on les trouve dans le commentaire d'obédience heideggerienne et dans les lectures trop rigide-ment biographiques. Alexis Nouss relit les deux grands exposés de la poétique que sont *Le Méridien* et *Entretien dans la montagne*, et il amorce sa lecture à compter de l'historicité même de la langue : « *Une langue privée de crédit ontologique, de solde éthique, pour cause de faillites répétées aux tables de jeu de l'histoire.* » Il est en effet question d'une langue posée dans l'après-langage, ce qui s'expose dans les fractures et dislocations, les distortions de toute nature qui sont la règle souveraine du poème celanien. Dans cette langue toujours déjà prise « entre les

langues », la notion de la survie est mise au travail, ce que Nousss rapproche avec tant de justesse de la traduction : *übersetzen*/traduire, et *überleben*/survivre. S'agissant d'une œuvre tout entière écrite « pour accueillir la mémoire des disparus de la Shoah en tant que vivants », l'interprétation vient ici à la rencontre de ce déplacement connu en tant que dépossession, abandon. C'est donc par le fond qu'Alexis Nousss recueille cette problématique de l'obscurité, devenue canonique au sein des études de Celan, comme question adressée au langage de la nuit. Le voilement du sens comme indication de son déplacement fondamental : d'abord, réagir à la perversion totalitaire, ensuite s'enfoncer dans la ténèbre, condition salutaire d'une mémoire obscurcie par l'événement.

La question elle-même engage la suite : « Comment conserver un langage garant d'humanité en une histoire qui a voulu sa radicale négation ? » Alexis Nousss ne propose aucune interprétation systéma-

lisme historicisant, mais la recherche d'un chemin entre ontologie et cryptologie : tout lecteur de Celan connaît cette polarité, qui est recrée quasi spontanément dans tout geste de lecture. Si le sens se déplace ou est déplacé, c'est qu'il n'est assujéti ni à un hermétisme formel, ni à une poétique du nonsens. Citant justement un poème de *Atemwende*, Alexis Nousss suggère que ce chemin soit celui d'une fluctuation : « Un bourdonnement : c'est / la vérité elle-même / parmi les hommes / apparue, / au beau milieu de leur tourbillon de métaphores ».

Les prédécesseurs ici sont nombreux et importants : comment suivre ce chemin qui se déploie dans les œuvres de Jean Bollack, de Hans Georg Gadamer, de Peter Szondi, sinon en posant ce choix dans le constat de la référence ? Celan écrit que « le poème est seul ». Alexis Nousss veut entendre cette exigence, il la donne à relire sur le fond de la rencontre, de l'événement chaque fois recréé

sure et la faucille, la cendre, la circoncision présentée par Jacques Derrida comme le schibboleth de l'œuvre, sont également prégnants : il ne faut pas se dépêcher d'en proposer une hiérarchie, mais plutôt les laisser se mouvoir dans ce déplacement métaphorique où s'engendre la lettre du texte.

YIZKOR

La seconde partie explore un déplacement plus profond, celui qui affecte l'oubli et la mémoire. Dans cette partie, Alexis Nousss se montre un lecteur intransigeant, désireux de mettre en lumière tous les recouvrements du texte par lui-même autant que de confirmer les refoulements d'une critique aveuglée. Le recueil *Pavot et mémoire* sert ici d'emblème à une méditation de grande amplitude sur le temps de l'œuvre : est-il possible de ressusciter le temps massacré par l'horreur de l'événement ? est-il même pensable que le poème soit adossé à un temps du souvenir ? Arrimant sa lecture à tous les signifiants de l'automne et de la vigne, symboles si actifs dans le recueil posthume *Enclos du temps*, Alexis Nousss nous conduit presque sur le seuil de ces tableaux d'Anselm Kiefer où ces poèmes furent inscrits par le peintre dans la glèbe des champs labourés. Où et quand serait-il donc possible de redessiner la temporalité perdue ? Le déplacement est donc ici posé sur le registre de la disparition : le poème lutte certes contre la nuit, mais il l'accueille d'abord dans cette noirceur ontologique. Si la poésie de Celan est un « epos de la mémoire », c'est d'abord comme anamnèse, comme travail de mémoire : « Pas un kaddish qui s'entonne au sein d'un minian, quorum rituel, mais un yizkor, qui se prononce individuellement. »

Entre l'événement de la déportation des parents, exterminés, et l'événement général, indicible et infigurable, qui fournit le site de la disparition, les déplacements font se confronter l'archive, le geste et le témoignage d'une parole qui respire encore.

tique, il introduit plutôt, au détour de ces questions cruciales, la lecture d'un poème particulier : quand on relie, en les extrayant de l'ensemble, ces morceaux de lecture, on se trouve en présence d'une forme autre du déplacement, celle qui concerne la tension entre les lectures. Le chapitre qu'il consacre à cette tension est non seulement une récapitulation essentielle de l'érudition celanienne, posant les pôles d'un immanence conséquent et d'un référentia-

par le poème, « instance de rencontre en soi, [...], lieu où l'avoir-lieu est possible ». Il en fait de surcroît un principe de l'interprétation, prenant exemple du tracé aérien d'une aile, évoqué dans *La Rose de personne* : « une aile interprétable ». Dans sa légèreté paradoxale, cette évocation peut servir d'index au dispositif de toute rencontre dans le poème, une traversée dans l'histoire permettant un éloignement et une nouvelle rencontre. D'autres signifiants originaires, la bles-

Plaçant sa lecture dans les pas de celle de J. Felstiner, Alexis Nousss retrace ici la suite des poèmes de Celan entre 1944 et 1952, de Czernowitz à Paris et il nous conduit sur le seuil de cette « maison de l'oubli », évoquée dans *Le Sable des urnes*, recueil inaugural. Entre l'impossibilité d'écrire dans cette langue qui aurait été celle des camps et la nouvelle impossibilité d'une écriture de la mémoire restituante, il faut trouver le chemin d'une mémoire qui « viserait l'immémorial, ce

que la mémoire dite ne peut convoquer et rassembler au présent ». Exigence exorbitante, qui met à nu tout ce que le déplacement sur le registre du temps constitue dans le poème. Tous les signifiants convoqués ici sont convergents : Asch/Auschwitz, *Aschenglorie*, conjuguant toutes les figures de la ruine et de la destruction. Tous engagent également vers la blessure d'une mémoire, qui confronte avec l'imprescriptible : aucun signifiant ne peut en absorber toute la violence, il faut en accepter la dissémination, autre forme de ce déplacement dans le temps, vacillant entre la terre des morts, les souvenirs de la mère déportée et, au fond, cet humus automnal, ces « *marécageuses senteurs maternelles dans la gorge* ».

CE QUI EST ARRIVÉ

La troisième partie, peut-être la plus nécessaire et la plus exigeante du livre, s'adresse à la langue et à l'événement dans la langue. Lui-même traducteur, Alexis Nouss ouvre ici une porte rarement franchie dans la critique de Celan, celle de la traduction comme déplacement. Cette ouverture rend possible une relecture du rapport à l'événement comme transaction dans le déplacement entre les langues et les noms, voire entre les lieux eux-mêmes. Ces chapitres bouleversants éclairent d'une lumière sombre la notion même des lieux du déplacement, car si ce déplacement est la forme unique, la matrice de la poétique de Celan, c'est qu'il institue non seulement un rapport au sens, mais aussi une historicité propre. Ces lieux sont en effet ceux de l'Europe juive, de la judaïté européenne exterminée, et si la transaction poétique advient dans ces lieux et en aspire le lexique propre, à la fois religieux et populaire, c'est qu'elle en découle de la manière la plus directe : langage de la bénédiction, mais aussi des fêtes, hospitalité généreuse du yiddish, traductions multiples et en tout sens, libérant le *Gegenwort*. De quoi s'agit-il ? La parole prononcée, proférée « contre » dans une sorte d'adversité constitutive du présent, *Gegenwart* : « *La parole poétique*, écrit Nouss, *est celle qui contre le présent et qui y trouve son présent*. » Ce « contre » est de toute évidence un « là-contre », un « avoir-lieu » sur cette scène primordiale, celle de Czernowitz, adresse de la déportation

des parents, le 27 juin 1942. Citons ici cette stèle posée par Alexis Nouss sur ce lieu : « *Une scène du vide, une scène pour une disparition. Le lendemain matin, quand Paul Antschel revint après s'être caché durant la nuit, il trouva des scellés sur la porte. Ce jour-là, il devint Paul Celan.* »

L'écriture poétique se pose donc bien au-delà de la crypte, du cèlement de ce qui a eu lieu, dans sa singularité innommable, puisqu'elle rend possible ce déplacement du site de la disparition vers le site de la mémoire. Le deuil accompli dans le poème est à la fois retour mélancolique vers l'objet perdu et affirmation du deuil impossible. Alexis Nouss n'a de cesse, dans ces chapitres très douloureux, de revenir sur cette scène de la disparition, et de la montrer comme scène de mémoire autant que comme scène réelle. Lorsque les noms disparaissent, tous les noms, des villes autant que des êtres, Celan signe, écrit Nouss, sa propre disparition. C'est pourquoi le chapitre le plus attendu de ce livre, celui qui porte sur l'infigurabilité de ce qui est arrivé, de ce qui s'est passé / *was geschah*, est aussi bien le chapitre le plus philosophique de l'ouvrage, comme si l'événement même de la Shoah devait, dans ce livre sur Celan, être maintenu dans la distance de son immanence, et donc irréprésentable. On sera déstabilisé par cette absence qui confine au refus d'aller plus loin ; il faut la recevoir comme l'invitation à demeurer sur le seuil de ce portail, et à demeurer muet.

TÉMOIGNER ET SE TAIRE

La quatrième et dernière partie concerne le déplacement qui affecte la vie : comment témoigner de ce qui a eu lieu, en demeurant soi-même au sein de la représentation et de la vie, de l'acte de vivre comme discours sur ? La logique n'exigerait-elle pas un renoncement à la vie elle-même, un témoignage dans un silence et une prière consternée ? Il est donc ici question d'une ontologie de ce réel exterminé, la poésie de Celan se révélant comme dépôt de la déperdition du langage. La vie s'est absentée, elle n'habite plus le poème et le déplacement, qui pour chaque chose prend le signe d'une déportation, met à nu la défaillance de tout espace, voire de tout paysage. De ce déplacement, la poésie

veut témoigner dans son aire propre. Alexis Nouss propose ici des lectures magnifiques de poèmes extraits de *Atemwende*, pour montrer comment le témoin devient héritier, comment il revendique l'héritage de l'innommable. Vérité et vécu, mien et tien, autant de signifiants primordiaux d'une responsabilité irrémédiable : « *Ton témoignage*, écrit Nouss, *ne sera irrévocable que s'il est tien, mais dans une identité qui ne lui est pas antérieure* ». Entre l'événement de la déportation des parents, exterminés, et l'événement général, indicible et infigurable, qui fournit le site de la disparition, les déplacements font se confronter l'archive, le geste et le témoignage d'une parole qui respire encore. La place obscure, dont s'approche le poète témoin, autorise-t-elle encore à parler d'un déplacement ? Comment la vie du poète peut-elle encore s'instituer de son propre déplacement pour porter le témoignage ?

Dans cette ultime partie, Alexis Nouss nous conduit au silence. Les derniers chapitres de son livre conduisent l'entretien, le *Gespräch*, à l'interruption de son dire et il est dès lors question que ce silence apparaisse comme révélation de son essence. *Schweigen/se taire*, *Stummheit*/interdit, tout concourt à montrer l'après-désastre comme *Stille*/silence : sur les champs d'automne où reposent ceux qui n'ont pas eu de sépulture, le poète dépose un linceul de mélancolie. Alexis Nouss fait de même, en fermant son livre sur la tombe de Celan au cimetière de Thiais, en rappelant son visage, en déposant son image dans la pensée de Lévinas, maître aimé entre nous et souvent cité, et surtout en faisant de ce dépôt un devoir de lecture pour chacun de nous, lecteurs otages du poème. Quand Nouss écrit que nous ne serons jamais délivrés, puisque la garantie du sens ne nous échoit pas, il rappelle l'horizon de son projet de lecture, il montre l'importance de cette multiplicité des déplacements, de ce renoncement à une lecture d'emprise. Lui-même exerce ici cette discipline d'abstention, privilégiant les seuils et les ouvertures aux interprétations trop bien périmétrées. On doit louer sa connaissance des textes, mais peut-être surtout sa capacité de les réinscrire tous dans ce projet de témoignage, qui fait de son livre un témoin du témoin. ⊥